Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La re liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
	✓										

Québec
Rue de l'Université
Québec 4 QYE

CHANSONNIER

COMIQUE.

En partie extrait du Chansonnier des Colléges

BIBLIOTHÈQUE
S.M.E.

MONTREAL:

IMPRIMÉ PAR C. SENÉCAL,

No. 25 Rue St. Vincent.

1861.

PETIT
CHANSONNIER
COMIQUE.

En partie extrait du Chansonnier des Colléges

MONTREAL:

IMPRIMÉ PAR C. SENÉCAL,

No. 25 Rue St. Vincent.

1861.

CHANSONNIER COMIQUE.

A LA CLAIRE FONTAINE.

COMME ON LA CHANTE EN FRANCE.

M'en revenant des noces,
J'étais bien fatiguée,
Auprès d'une fontaine,
Je me suis reposée.

Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que j'aime,
Que mon cœur aime. (*bis*)
Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que mon cœur aime tant

Auprès d'une fontaine,
Je me suis reposée ;
J'ai trouvé l'eau si claire,
Que je m'y suis baignée.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

J'ai trouvé l'eau si claire,
Que je m'y suis baignée ;
Puis au pied d'un grand chêne,
Je me suis fait sécher.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Puis au pied d'un grand chêne,
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus, haute branche,
Le rossignol chantait.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Sur la plus haúte branche,
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Tu as le cœur a rire,
Moi je l'ai à pleurer.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai à pleurer ;
J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

J'ai perdu mon amant,
Mon amant adoré ;
Pour un bouquet de roses,
Que je lui refusai.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Pour un bouquet de roses,
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Je voudrais que la rose,
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même,
Fût encore a planter.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis.*)

Et que le rosier même,
Fût encore à planter ;
Et que mon amant tendre,
Fût encore à mes pieds.

Ah ! j'l'attends, etc., (*bis*)

LA FILLE A JÉROME.

D'un jeune homme comment c'que l'amour
[s'empare,
J'vais t'expliquer ça, mon brave Jean Piché,
Ca va t'sauter au cœur et sans crier gare,
Pi une fois qu'ça mord, ça ne veut plus lâcher.

Nom d'un p'tit bonhomme, ô sapristi !
C'te fille à Jérôme. (*bis.*)
Nom d'un p'tit bonhomme. ô sapristi !
C'te fille à Jérôme j'l'aime t-i.

Mon Dieu! j'en ai t-y fait de ces rondes et d'ces
[pauses,
J'en suis tout moulu, j'en suis tout transi.
On m'disait : Pierrot, en amour c'est tout roses,
Mais j'crê ben, ma foi, qu'ya des épines aussi.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

V'là c'que c'est pourtant qu'd'aimer une fillette
Moi qu'était joffflu, je me trouve à l'échelas.
Moi qui avait d'l'esprit, vrai j'en d'viens si
[bête
Que si je me rencontrais, je n'me reconnaîtrais
[pas.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Comme disait p'tit Jean à Picot la recette,
Dans un grand lavoir on s'fait submerger,

Puis ça te frappe au cœur, mais crie à tue-tête :
Laisse-moi donc tranquille, je n'sais pas nager.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Par papa, j'la fais demander à son père,
Ma foi ! il dit oui. Je veux ben d'ton garçon.
Puis à la petite il n'a rien qu'à plaire,
Si la petite dit *oui*, je ne dirai pas non.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

Si elle disait *non*, j'me brûle la cervelle,
Je m'écorche tout vif, j'avale du poison ;
Si elle dit *oui*, bien loin de mourir pour elle,
Elle deviendra ma *nymphe* et moi son *nym-*
phon.

Nom d'un p'tit bonhomme, etc.

PIERRE NICOLAS.

En revenant du Canada,
J'ai rencontré Pierr' Nicolas.

J'ai c't-épaule qui m'branle, qui m'branle ;
J'ai c't-ell'-là qui ne branl' pas.

D'où reviens-tu, Pierr' Nicolas ?
Je r'viens du fond du Canada.
J'ai c't-épaule, etc.

Qu'apportes-tu, Pierr' Nicolas ?
J'apporte ma femme et mon chat.
J'ai c't-épaule, etc.

N'apportes-tu rien que cela ?
J'apporte un' tarquett' de tabac.
J'ai c't-épaule, etc.

M'en donn'ras-tu, Pierr' Nicolas ?
J't'en donnerai long comm' le bras.
J'ai c't-épaule, etc.

Et pour le reste, qui l'aura ?
Ca s'ra le beau gas de Thomas.
J'ai c't-épaule, etc.

LE GAMIN DE PARIS.

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés ; tantôt jouant à la toupie ou à la pigoche ; tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah c'te balle ! " Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, goailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par-dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi soir,
Et qu'j'ai queques sous, c'qu'est magni-
Voulez-vous savoir [fique,
Comment j'dépens' tout mon avoir ?
Mon premier devoir
Est d'm'échapper de la boutique :
Car not' cher bourgeois
Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
Aussitôt parti,
J'cours au Lazari,
Ou chez la Saqui :
Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
Comme i fait ben chaud,
On s'donn' du coco,
Et l'on r'mont' bientôt
Croquant chaussons et berlingo.
Mais j'crois qu'on prend ma place ;
J'bouscul' l'usurpateur,
Qui m'appliqu' sur la face,
Comme on dit un' couleur !
" Coquin ! j'vois mill' chandelles !
" N'import', que j'dis, sortons :
" Car des injur' pareilles
" Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons."
Tra de ri de ris,
V'là l'gamin d'Paris.
I vit sans soucis
Et n'connaît point de dépendance ;
Tra de ri de ra,
Et de c'qu'on dira,
I s'en moquera,

Et puis voilà,
Dra !

Quand j'vais en loupant
Du côté du palais d'justice,
J'ai ben d'l'agrément,
Surtout quand c'est jour de çancan.
Si y a pas d'jug'ment,
A la morgue au plus tôt j'me glisse.
J'sais qu'ça n'est pas bien :
Mais c'est la mode, alors j'y tiens.
Pendant les trois jours,
J'en ai fait d'ces tours
Aux vieux troubadours ;
J'allais voler dans les gibernes ;
Puis sur les canons,
Armés de bâtons,
En vain nous tombons,
Sitôt l'feu fait, nous y courons.
Mais j'vois un Suiss' qui file ;
Des furieux suiv' ses pas.
L'sauver c'est difficile.
N'import', j'saut' dans ses bras.
Vainement i recule,
Un' ball' me ras' le front ;
Ca m'a fait une' virgule,
Mais j'crois qu' ya pas d'affront.
Tra de ri de ris, etc.

Selon la saison,
Chaque jeu vient à tour de rôle :

Tantôt nous glissons ;
Tantôt à cloch' pied nous sautons ;
Puis nous nous peignons ;
On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle ;
On s'met en lambeaux,
Et n'ot' bourgeois nous frott' les os.
Mais le sam'di soir,
Ah ! dame, i faut voir,
Comm' sur le comptoir
En rang d'ognons brillent nos verres ;
Puis, comme au signal,
Bientôt dans l'bocal
S'insinu l'régal,
Et quand on yest, ça n'vas pas mal.
Puis à mes yeux tout s'brouille,
Et battant chaqu' maison
Je tombe dans un' patrouille,
Qui me jette au violon. . . .
Mais j'crois qu'à mon oreille
On parle de voleur !. . . .
Voleur ! c'mot-là m'réveille :
Quoiqu'gamin, j'ons d'l'honneur.
Tra de ri de ris, etc.

Si j'suis en retard,
Je grimpe derrière un' voiture.
Comme ell' suit l'boulevard,
J'm'endors bientôt à tout hasard ;
Mais par un pétard
Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
J'me réveille soudain

Tout en haut du faubourg Martin.
Mais comm' j'ai d'l'argent,
Ce qu'est consolant,
Je vais lestement
Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;
Puis faisant l'grand tour,
Car j'aim' pas l' plus court'
J'vois tout l'mond' qui court,
Vers le canal : j'trotte à mon tour.
J'entends les cris d'un' mère...
J'comprends, et, sans retard
Plongeant d'un' bonn' manière,
J'lui sauve son p'tit moutard.
On parlait d'récompense !
Comm' si yavait ben d'quoi ;
En pareill' circonstance,
Tout aut' eût fait comm' moi.
Tra de ri de ris, etc.

Entendez-vous pas
Là-bas le plaisir qui m'appelle ?
Je vais de ce pas
Avec les aut's prend' mes ébats :
C'est qu'ça tant d'appas
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu'on peut ben flâner ;
J'dirai queuque coll' pour m'excuser.
Quand je serai grand,
Ca s'ra différent :
Dieu ! quel agrément
De pouvoir agir à ma tête !

Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à loisir
J'veux consacrer tout mon av'nir. (*silence*
Mais, ma pauv' vieille mère,
Qui dans le mond' n'a qu'moi,
S'rait donc dans la misère !
C'tidée-là m'glac' d'effroi....
Dans ce cœur ya pas vice ;
Gugus, tu t'corrig'ras.
Ell' mourir à l'hospice !
Oh ! non, mais dans mes bras....
Tra de ri de ris, etc.

LES TRIBULATIONS D'UN ANGLAIS.

Refrain.

Dans les pays que je parcours,
Partout on en veut à mes jours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours ;
Partout, yes, partout où je cours,
J'étais contrarié toujours,
Toujours, toujours.

Ah ! bien sûr, je perdrai la tête ;
Et ça ne tardera pas, je crois :
Car pour me faire devenir bête,
Les bét's ils se fichaient de moi !

Parlé.—Tenez, mossé, un jouor, le docteur Green il avait ordonné à moâ, le potage de corbeau, pour la poâtrine ; je cherchai un, et je trouvai qui se promenait toute seule dans le campagne. Je fiche un coup de fiousil à lui ; je touchai pas. Mon bête de corbeau tournait autour de moâ, en disant : croâ, croâ, croâ. " Crois quoi ? que j'attraperai pas vos ? oh ! j'attraperai," et je faisais aussi. Au bout de troâ semaines, je voyai mon bête de corbeau qu'il était assis dans un pommier. Je baisai moâ, j'approchai doucement... doucement... j' justai. . pan ! Il bougeait pas ; je pogne avec la main. Voiez la méchanceté de cet oâseau : mon politique de volaille, il avait jiougé à propos de faiser empailler lui depuis plus de quinze jours ! (*avec colère*) pour se ficher de moâ ! Vous voiez bien, mossé, que

Dans les pays que je parcours, etc.

Un chien, jaloux de l'Angleterre,
A qui j'avais rien fait jamais,
Probablement pour se distraire,
Faisait la guerre à mes mollets !

Parlé.—Il était toujours après les jambes de moâ. (*Faisant semblant de parler à un chien*) " Vos voulez quelque chose ? hein ? " Comme je disais ça, il pogne à moâ, avec les dents, un morceau de pantalon et un morceau de viande aussi ; je courai tout de suite après,

et je trouvai mon chien assis avec le propriétaire de lui. " Je volais bien savoir de quel droit, mossé le chien, vous vous permettez de... vous... permettre de venir chercher le nourriture de vous dans les mollets de moâ ? Le premier fois que vous le faisez, je coupais le cou à vos avec un coup de fiousil." Oh ! disait le propriétaire.—Oh ! n'y a pas de oh ! je faisais.—Vous faisez ?—yes, je faisais—Eh bien ! si vous faisez, vous payer.— Payer quoi ? le chien de vous ? — Vous êtes une bête de stioupide.—Et vous, vous êtes un cornichon. —Cornichon ! qu'est-ce que ça voulait dire, un cornichon ? je prenais le dictionnaire et je voiais que, Cornichon, c'était une légume, qu'il était tout à fait agréable, quand il était confit dans du vinaigre ; il flattait moâ alors ; mais... j'avais oublié de demander à lui, si j'étais un cornichon confit ; parce que,

Dans le pays que je parcours, etc.

Loin du pays de mon pétrie,
Aut'fois comme esclave emmené
Dans les déserts de barbarie,
J'ai manqué d'être exterminé.

Parlé.—J'étais parti pour le Méditerranée dans un bêteau, et je trouvai un autre bêteau encore plus... plus... bêteau que mon bêteau. Il attrapait nous pour travailler dans l'esclavage d'Afrique.— (*Grosse voix*) Vous

aller travailler."—"No, je travaillais jamais." " Voulez-vous travailler ?" — " No, no."— " No ?..." Bien ! on fiche à moâ des coups de bâton, beaucoup. Oh ! par exemple, alors, je travaillais tout de suite. (*Grosse voix*) " Vous allez couver des œufs de dindon."— " Couver quoi ! des œufs de dindon !" Jamais de ma vie, je n'avais appris à couver, moâ. On mettait six dans le poâtrine, avec le recommandation de tenir les mains dessus pour le chaleur. Le premièie fois, dans le précipitation, je faisais une omelette dans mon poâtrine ! Encore des coups de bâton ! encore des œufs ! Après 21 jours et 21 nuits aussi, je sentais le picotement, et le chatouillement dans le poâtrine ; je tirai de suite avec les mains, et je voiais beaucoup de petits dindons, qui couraient autour de moâ comme des petits *devels !*

Dans le pays que je parcours, etc.

LA MÉTEMPSYCOSE,

Dialogue populaire entre BLUGEON, *apprenti menuisier, et* GABOIR, *manœuvre-maçon.*

GABOIR.

Mon pauv' Blugeon, i faut que j'te dise
Une affair' qui m'occup' tout plein :
Je n'sais pas si c'est d'la bêtise ;
J'ai lu dans un liv' ce matin,

Qu'après not' mort yavait queuqu'chose
Qui nous f'sait r'venir autrement ;
Ca s'appell' la métrempsycose :
Sais-tu qu'ça s'rait ben amusant !

Parlé.—Tiens, vois-tu, v'là la chose : on ne r'vient pas en humain, pas d'betise ! on arrive en magnère de plante ou d'animal. Par exemple, te v'là, toi... bien ! tu descends la garde... bon ! Eh bien ! l'lend'main matin, t'es tout étonné de te r'trouver d'ssus ta f'nêtre, dans un pot de giroflée.

BLUGEON.

—Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Ca n'm'a pas l'air très-véridique ;
Mais c'qui fait que j'te croirai bien,
C'est que l'soir, quand j'viens d'la boutique,
J'suis toujours suivi par un chien ;
Je l'tapp' ; c'est tout d'même, il s'ostine,
Et, dans mon émagination,
Ca fait, vois-tu, mais, qu'ça m'taquine ;
Parc'que je m'dis un' réflexion :

Parlé.—Au fait, c'est p't-être une connaissance qui est r'venue en caniche. Dis donc, Gaboir, si ça allait êtr' mon pauvre oncle Rémi !... avec c'qu'il était frissé... Tonnerre ! ! ! j'm'en veux-t-i, quand j'pense que j'peux avoir donné des coups d'pied à mon onc' !... J'vas-

t-i respecter les chiens maintenant ! N'y a pas d'danger que j'les maltraite : je croirais toujours voir mon onc' Rémi.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là déjà que j'cherch' dans ma tête
C'que j'veux-être après mon trépas.
Ca m'est égal de d'venir bête ;
Mais j'veux des bêtes que l'on n'mange pas.
On pourrait viv' dans la rivière ;
Un poisson, c'est quequ'fois très-beau ;
Mais ça n'est pas là ma manière :
Tu sais qu'je n'peux pas sentir l'eau.

Parlé. — Quoiqu'ça, j'pense que ça s'rait encore un fameux moyen pour vivre longtemps, que d'se mett' poisson. Tiens, écoute, voir, une superbe chance : nous v'là gougeons tous les deux. Nous nous en allons en nous promenant tout du long ; en arrive un malin, qui jette son hameçon... Un moment : nous ant's, qu'a pêché dans le temps, nous n'donnons pas dans la couleur.... Demi-tour à droite ! et... enfoncé l'marin !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

BLUGEON.

Moi, qu'ai la tournur' si bien faite,
Que l'on dit qu'il n'ya rien d'si beau,

Sais-tu qu'ça s'rait joliment bête,
Si j'allais r'venir en chameau !
Quand j'finirai mon existence,
Si l'hasard veut m'faire animal,
J'voudrais qu'il euss' la complaisance
D's'arranger pour que j'fuss' cheval.

Parlé. — Par exemple, c'qui m'fâcherait dans l'état de cheval, ça s'rait d'trainer les coucous d'Saint Cloud. On rencontre une connaissance ; pas moyen d'arrêter ; et puis, à supposer que v'là un dimanche qu'i fait beau, n'y a pas à dire que tu iras du côté de la Villette ; pas du tout ; il faut toujours aller s'braquer du côté d'Saint Cloud. Tandis que si tu tombes dans l'état militaire, il y a bien plus d'agrément, et des fois, ça peut se trouver, vu qu'à la guerre les ch'vaux sont toujours dans la cavalerie.

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

GABOIR.

V'là qu'est très-bon ; mais je suppose :
Quand nous nous métamorphos'rons,
Il s'agirait d'savoir une chose ;
Comment c'que nous-nous r'connaîtrons ?
J'n'ai pas du tout ni pèr' ni mère.
J'ai perdu mon pauvre onc' Rémi ;
Je n'veux pas r'venir sur la terre,
Si j'n'y rencontr' pas un ami.

Parlé. — Dis donc, mon pauvr' Blugeon, nous sommes deux amis, pas vrai? Il faut inventer un moyen d'nous r'connaître. Tiens, v'là la chose : nous sommes deux animaux et nous nous rencontrons, j'suppose. Eh bien ! je n'dis rien ; j'mets seulement ma patte dans la tienne, et on se r'connaît tout de suite.... Mais non, ça n'fera pas du tout, cela : parc'que tu peux avoir un inconvénient. A supposer que j's'rai un Eléphant, et toi un' Fourmi, si j'te mettais ma patte dans la tienne, j'pourrais t'incommoder... T'auras qu'à d'monter sur mon dos ; tu m'piqueras où tu voudras : je saurai que c'est toi, et en avant la reconnaissance !

Ah ! grand Dieu ! quel plaisir de mourir,
Quand on sait d'en revenir !

MA TANTE OPPORTUNE,

OU

LE MÉNAGE D'UNE VIEILLE FILLE.

Ma tante Opportune, fille majeure, ayant une passion désordonnée pour les chats et les petits oiseaux.

Grisgris, matou sexagénaire, établi à poste fixe sur l'épaule de sa maîtresse.

Petit-fils, *Petit-nignon*, } serins, 12 ans seulement, mais leur existence est assurée par une rente

viagère de 200 fr., inscrite au grand livre.
Moi, seul et unique parent, demeurant sur le même carré, respectant les chats, les chiens et généralement tous les animaux orduriers.

Ma vieille tante Opportune
Aimait tant les animaux,
Qu'ell' me laissa sans fortune,
A la mort de ses oiseaux.
N'ayant qu'un chat pour famille,
Deux vieux serins, outre moi,
Ah ! disait la vieille fille,
Nous r'gardant avec émoi :
" Moi, j'aime les bêtes ;
" Est-c' comm' ça qu'vous êtes ?....
" Ca fait tant de mal,
" D'voir souffrir un animal !
" Ca fait tant de mal !
" Un pauvre animal !"

Un jour son chat rendait l'âme ;
Je tâchais de m'attendrir.
La vieille tombe et se pâme :
" Mon chat ! mon chat va mourir !"
Moi, je l'prends, mais l'matou crève.
Dans l'égar'ment d'sa douleur,
Ma tant' qn'un tel coup achève,
M'chass' comm' un empoisonneur....

Parlé.—Mais c't'égal, pauv' femme, faut pas lui en vouloir.

Elle aimait les bêtes, etc.

Oubliant, dans sa colere,
De rentrer ses canaris,
Pendant qu'ell' se désespère,
Ils meur' de froid, pauv's chéris !
Seule alors, la vieille fille,
M'écrivit : Reviens chez moi.
Au mond' n'ayant plus d'famille,
Je m'suis souvenu de toi :
Car j'aime les bêtes, etc.

" Je n'comprends pas la morale.
" —Vous n'avez pas d'sentiment.
" —Je ne vois qu'un chat qui râle.
" —Moi, je vois un fait touchant :
" Qu'une fille se marie
" Ou garde le célibat,
" Il faut aimer dans la vie
" Ou son époux, ou son chat."

Parlé.—Mais faites mieux.

N'aimez pas les bêtes ;
Restez comme vous êtes :
Ca fait trop mal,
Quand on est sentimental !
Ca fait trop de mal
D'êt' sentimental !

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais,
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourants de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,

Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français !
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis :
Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la république !
Vive le son !
Du canon !

LA GINGUE ME PREND.

Mon mari est ben malade,
En grand danger de mouri'.
Il m'envoi' dessus ces côtes,
Pour cueillir des pommes pour lui ;
La gingu' me prit, gai, gai, gai,
V'là qu'ça m'prend,
Gaî-gaîment.

Il m'envoi' dessus ces côtes,
Pour cueillir des pomm's pour lui.
Quand je fus dessus ces côtes,
J'entendis sonner pour lui.
La gingue, etc.

Je me j'tis à deux genoux,
Pour prier pâter pour lui.

Je m'en r'vins à la maison,
Pour ensev'lir mon mari.

Quand je fus devers les yeux,
J'avais peur qu'il me r'gardît.

Quand je fus devers le nez,
J'avais peur qu'il me sentît.

Quand je fus devers la bouche,
J'avais peur qu'il m'embrassît.

Quand je fus devers les mains,
J'avais peur qu'il me poignît.

Quand je fus devers les pieds,
J'avais peur qu'il gigotît.
La gingue me r'prit, gai, gai, gai,
V'là qu'çà mr'prend,
Gaî-gaîment.

LA NARBONNAISE.

Je suis fou d'une narbonnaise,
J'en suis fou, j'en perd la raison.
Rien n'est bon comme ma Thérèse,
Mais nulle aussi n'est plus mauvaise, } (*bis*)
C'est un ange et c'est un démon.

Notre bonheur est un orage,
De loin, de loin, nous nous aimons toujours ;
Et puis de près toujours j'enrage,
C'est un enfer que mon ménage,
Un paradis que nos amours.

Je suis fou, etc.

Elle est coquette, elle est légère,
Toujours j'ai tort, toujours elle a raison ;
Et j'ai beau dire, et j'ai beau faire,
Après m'être mis en colère,
Il faut que je lui demande pardon.

Je suis fou, etc.

Vingt fois j'ai dit : plus de querelle,
Adieu Thérèse, adieu, séparons-nous ;
Mais quand je pars sa voix m'appelle,
Je la regarde, elle est si belle,
Il faut tomber à ses genoux.

Je suis fou, etc.

Cruel bonheur, tourment que j'aime,
Thérèse doit causer ma mort un jour ;
Mais la quitter, ô peine extrême,
De chagrin je mourrais de même,
Et je préfère mourir d'amour.

Je suis fou, etc.

CHANSON COMIQUE.

Clodinette est bonne fille,
Mais t'es ben méchante aussi ;
Faut-il parc'que t'es gentille,
Faut-il m'dominer ainsi ?
Dès que j'dis queques p'tits mots drôles,
Que j'sommes à fâner du foin,
A coup d'fourches sur les épaules
Tu m'fait signe d'aller plus loin.

Ah ! mais non. (*bis.*)
J'veux pas passer sous tes fourches Clandine,
Faut pas avec ta p'tite mine
Faire comme ça tant d'embarras.
Ah ! mais non. (*bis.*)
Faut pas faire tant d'embarras.
Ah ! mais non. (*bis*)
Faut pas faire tant d'embarras.

L'diable n'as pas assez d'malice
Pour pouvoir me gouverner.
N'sais-tu pas que ma nourrice
N'a jamais pu m'faire céder ;
Dès l'moment qu'j'eus la parole
A ma mère j'ai fait la loi ;
J'ai battu mon maître d'école
Et tu veux que j'aie peur de toi.
Ah ! mais non, etc.

Moi pas bête pour mon âge,
J'veux ben être ton amoureux,

Mais pas d'chaînes, pas d'esclavage ;
Sous l'joug on n'mène que les bœufs.
J'suis républicain dans l'âme,
J'suis un vrai ch'val à dompter,
Et j'dis que l'homme par la femme
Ne doit pas être exploité.
Ah ! mais non, etc.

— C'est par trop t'en faire accroire
Pour gagner monsieur, ton cœur,
Faudrait plus n'fumer, ni boire,
En mot n'être plus changeur.
— Faudrait t'épouser bien vite,
Tu s'rait plus sûr de m'tenir,
Et j'deviendrais veuf ensuite,
Quand ça le f'rait plaisir.
Ah ! mais non, etc.

PAPA-MIGNON.

Or, écoutez une histoire
(Hélas ! qui l'aurait pu croire ?)
D'un père de l'oratoire
Qui s'est rendu capucin.
Il brocardait les bons pères
D'une insultante manière ;
Pour punir son vitupère,
Il s'est rendu capucin.
C'était un nom de renom.
Il s'appelait Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Il était de la Garonne,
Rivière un peu fanfaronne;
Il avait l'âme gasconne,
Et s'exaltait sans façons,
Ne parlant que de noblesses,
D'alliances, de comtesses,
De marquis et de duchesses,
De lambels et d'écussons.
Le maréchal de Martignon
N'était rien près Papa-Mignon.
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

Dans les frayeurs qu'on lui donne,
Il se transporte à Narbonne,
Sans en rien dire à personne,
Pour prendre le saint habit.
Dès lors qu'on le vit paraître,
Le révérend père-maître
L'introduisit dans le cloître,
Et d'un ton nasard lui dit :
" Venez-vous ici tout de bon ?
" N'êtes-vous plus Papa-Mignon ?
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Quelle est la raison, mon père,
" Qui vous fait quitter la chaire
" Qui a rejeté Saint-Pierre
" Et la constitution ?
" Chez vous l'on fait bonne chair,
" Ici ce n'est que misère ;
" Si nous sommes votre affaire,

" Il vous faut changer de ton :
" Vous porterez sur le chignon
" La besace, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Nous avons notre langage ;
" Nous disons : notre fromage,
" Notre pain, notre potage ;
" Méprisons le beau français.
" Du savoir la politesse,
" Du langage la justesse
" Ne sied point à la noblesse
" Des vrais fils de Saint-François.
" Frère Pancrace d'Avignon
" Vous instruira Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" — Vous vous lèv'rez à Matine,
" Vous prendrez la discipline,
" Vous aurez de la vermine,
" Et des poux au capuchon ;
" Vous porterez des sandales,
" Vous aurez des hardes sales,
" Vous conserverez des gales
" Et de la barbe au menton ;
" Vous sentirez l'escafignon
" Et le gousset, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

" Voyez bien si ce long prône
" Sur ce que la règle ordonne
" Déjà votre cœur etonne

" Et ralentit votre ardeur ;
" Ne voulez-vous point, mon père,
" Mener une vie austère,
" Embaumer le monastère
" Par une sainte ferveur,
" Et ramper, comme un champignon,
" Sur le fumier, Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon ?

" — Ah ! je dois obéissance,
" Dit-il, à votre ordonnance ;
" Je veux faire pénitence
" Sans plus longtemps différer ;
" Je veux vivre en bête asine
" En épouser la vermine,
" Sans jamais à mon échine
" Porter main pour me gratter,
" Barbe-Sale sera mon nom,
" Au lieu du doux Papa-Mignon,
" Mignon, Mignon, Papa-Mignon."

Le gardien dit qu'on assemble
Toute la saloppe bande,
Fait apporter la mutande
Et le séraphique froc.
" Vous vous coucherez par terre,
" Six mois porterez la haire,
" Pour chatouiller votre chair
" Et mettre l'orgueil au croc."
Et, tenant tous un lumignon,
Ils embrassent Papa-Mignon,
Mignon, Mignon, Papa-Mignon.

PETIT-JEAN TÊTE DURE.

Où c'qu'est l'bon temps qu'jétions chez nous,
Au lieu d'êt' militaire ?
Que j'plantions, qu'j'arrosions nos choux,
Et que ma tendre mère
Me r'passait d'si bons coups ?
Pour faire l'exercice,
I m'tienn' deux heures sans broncher !
I m'en pousse un' jaunisse ;
J'peux pas même apprendre à marcher.

Parlé à la manière des troupiers, et en faisant bien ronfler les r.

Ca n'a l'air de rien d'marcher ; mais quant vous voulez suivre les vrais documents, c'es bien compliqué, allez ! pac'que d'abord, le gouvernement veut absolument que le soldat carcule soixante-cinq centimètres d'un talon à l'autre, et d'une ! et puis, nous avons la gauche et la droite, où c'que j'm'embrouille tcujours invinciblement. L'caporal instructeur, Simon Toupet, m'a pourtant conféré un moilien de m'y r'connaître ; il a même évu l'obligeance de l'attacher lui-même ; mon Dieu, oui, du foin pour ma gauche et de la paille pour ma droite ! J'sais ben qu'ça leur-z-y fait un signalement ; eh ben, vous m'croirez si vous voulez, ça m'ahurit encore plus, quand i m'crie :

Petit-Jean contrefait la grosse voix de son caporal, et marche tout à contretemps.

Foin, paill', foin, paill'...
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent :

Petit-Jean ayant peur du caporal.

Foin, paill', paill', foin...
Caporal, ça vas plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête infernal !
Caporal ! caporal !
Ca va-t-encor plus mal.

Je suis loin de critiquer vraiment
L'plus bel état du monde ;
Pourtant j'avoûrai franchement
Qu'ma profession abonde
En tout' sort' d'embêt'ments ;
Et quand je r'capitule
Mes nombreux vexements divers,
A bon droit j'm'intétule
Le souff' douleur de l'univers.

D'abord, c'est moi qui fais la soupe aux camarades ; mais c'est très-peu moi qui la mange, la soupe ; vu qu'étant distrait, je manque toujours mon tour à la gamelle, et, quand j'm'avance, je n'attrape que des coups de cuillers sur mes doigts infortunés et rétardataires. Ensuite, le caporal instructeur se plaint

perpétuellement que mes talons ne se touchent pas. " Ah ! sapristi ! qui dit, je te proclame de la grande famille des cagneux, mon vieux, archi-cagneux : pour que tes talons joignassent, il faudrait qu'on te rognasse trois pouces d'osses en dedans de chaque genou ; et, comme ça pourrait être douloureux, je poursuis les documents."

Foin, paill', foin, paill'...
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent :
Foin, paill', paill', foin...
Caporal, ç'a va plus mal.
C'est-i foin ? c'est-i paill' ?
Queu cass' tête infernal !
Caporal ! caporal !.
Ca va-t-encore plus mal.

Mais v'là-t-i pas qu'i dit comm' ça
Que j'ai la têt' trop dure :
Qu'étant cagneux, et cætera,
Ce soir, la chose est sûre,
Cheux nous on m'renverra ;
Ma foi, viv' les ganaches
Et les g'noux cagneux dans les rangs !
J'vas r'voir mon ân', mes vaches,
Mes chers dindons, mes chers parents !

Très-joyeusement.

Eh ! vite, eh ! vite, ma blouse, mes sabots, mon casque à mèche (tricotant vivement des

jambes) : j'peux être cheux nous su' le coup d'six heures ; c'est l'heure où c'qu'on trait la rouge. C'te pauvre rouge ! c'est moi que j'la trayais ; j'avais toute sa confiance ; j'sus sûr qu'a va me r'connaître et m'donner queque bon coup d'corne, en me r'gardant avec ses grands yeux bleus (il rit bêtement). Et nos canards donc, ces pauv' barboteux ! i n's'ront pas encore couchés.... v'là dés êtres qui m'étaient attachés ! me f'saient-ils bon accueil, quand j'leur-z-apportais à manger ! Ah ! ça va-t-être une vraie fête de famille, surtout si mon père et ma mère en sont ! En avant, marche !

Foin, paill', foin, paill'...
Allons, Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin...
N'ayant plus l'caporal,
Qui m'app'lait animal,
Je crois qu'ça va moins mal ;
N'ayant plus l'caporal,
Ca va pourtant moins mal.

Queu bonheur ! j'viens d'apercevoir
Le clocher d'mon village !
Mes chers parents, j'vas donc vous r'voir
Sous nos grands saules, j'gage,
Qui font le r'pas du soir...
D'la soupe aux choux qui fume !
Mon nez se régale déja,

Oui, j'la sens, oui, je l'hume...

Parlé.—Oh ! les v'là ! les v'là ! Ils sont assis ils bouffent joliment !

Bonjour, maman ! bonjour, papa !

Riant bêtement et avec beaucoup de gaieté.

C'est moi ! me v'là ! Petit-Jean ! j'ai pas été longtemps, hein ?... i n'veulent pas d'moi ; i m'ont mis au r'but, j'ai la tête trop dure... Ya-t-i encor d'la soupe ? tiens ! v'là ma cousine ! bonjour Margoton. Tu n'sais pas, j't'apprendrai demain à marcher militairement... donne-moi d'la soupe... avec du foin et d'la paille.... donne-moi-z-en encore.... V'là comme on dit :

Foin, paill', foin, paill'...
Allons. Petit-Jean,
Sois donc intelligent.
Foin, paill', paill', foin...
M'disait mon caporal,
En m'app'lant animal.
Ca marchait toujours mal ;
C'allait mal ! ç'allait mal !
C'allait d'plus en plus mal.

Derrièr' chez nous ya-t-un étang,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Tout du long de la rivière ;
Suivons le vent,
Mon compère,
Suivons le vent,
Gaî-gaîment.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Tout du long de la rivière, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Avec son grand fusil d'argent,
Tout du long de la rivière, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Visa le noir, tua le blanc,
Tout du long de la rivière, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
Légèrement, gaî-gaîment ;
O fils du roi, tu es méchant !
Tout du long de la rivière, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
Légèrement, gaî-gaîment ;
D'avoir tué mon canard blanc,
Tout du long de la riviere, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Par dessous l'aile il perd son sang,
Tout du long de la rivière, etc.

Par dessous l'aile il perd son sang,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Par les yeux lui sort des diamans,
Tout du long de la rivière, etc.

Par les yeux lui sort des diamans,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Et par le bec l'ôr et l'argent,
Tout du long de la rivière, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Tout du long de la rivière, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Tout du long de la rivière, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
Légèrement, gaî-gaîment ;
C'est pour en faire un lit de camp,
Tout du long de la rivière, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
Légèrement, gaî-gaîment ;
Pour y coucher tous les passants,
Tout du long de la rivière, etc.

LE TRÉPAS DU CHAT.

Il était dans la ville
Une petite fille,
Bien chère à sa famille,
Mais bien dans l'embarras,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le grand mal qui l'oppresse
Et si fort l'intéresse,
Sujet de sa tristesse,
Est la mort de son chat,
Est la mort de son chat, ah ! ah !
Est la mort de son chat.

Par un grand jour de fête,
Que cette pauvre bête
Avait mal à la tête
Des douleurs d'estomac,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Cette pauvre carcasse,
Etendu' dans la place,
Déplorait sa disgrâce,
En poussant des hélas,
En poussant des hélas, ah ! ah !
En poussant des hélas.

Quatre docteurs ensemble
S'acheminent, s'assemblent,
Arrivent ; le chat tremble,
Dit : Je suis au trépas,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

L'un lui saigne l'oreille,
L'autre dit : C'est merveille
Ils restent en conseil,
Et le chat expira,
Et le chat expira, ah ! ah !
Et le chat expira.

On court au Séminaire
Chercher monsieur Vallière,
Pour transporter en terre
Les restes de ce chat.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quatre autres chats honnêtes,
Le voile sur la tête,
Et tout couverts de crêpes,
Portaient les coins du drap,
Portaient les coins du drap, ah ! ah !
Portaient les coins du drap.

Le jour de son portage,
Un matou du village,
Habile personnage,
Sur sa tombe grava,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
" Ci-gît de notre ville
" Le chat le plus habile,
" Qui fut toujours hostile
" Aux souris et aux rats,
" Aux souris et aux rats, ah ! ah !
" Aux souris et aux rats."

JEAN NICO LE BOITEUX.

Ma foi ! dans le règne où nous sommes.
J'vois qu'il faut s'accommoder d'tout ;
La liberté est pour les hommes ;
Mais j'n'y comprends rien du tout ;
Depuis que c'te charmant' Police
Porte au bout de son dûr bâton
L'droit d'administrer la justice,
En vous en frottant le chignon.

Faire un grand bruit pour peu de chose !
V'là c'que fait c'grand corps fainéant !
Vous-même jugerez la chose,
J'vais vous la chanter en pleurant ;
Quand j'y pense le cœur me saigne,
Et malgré moi je pleure encor :
Je vois qu'on ne meurt pas de peine,
Car déjà j'serais un vieux mort.

Pour vous parler avec franchise
J'vais commencer par l'commencement :
C'était une nuit que la bise,
Soufflait impitoyablement.
Moi qui n'a qu'un' jambe de bonne,
Je trébuchais, comm' de raison,
Puis v'là la Polic' qui m'empoigne
Comme un pêcheur prend un goujon.

Je me sens saisir à la gorge,
Je ne sais par combien de bras ;

Je m'écriai : de pas St. George !
Mes amis, ne m'étranglez pas.
Mais ce fut prière inutile,
L'on me serre encore plus fort ;
Enfin je lâche ma béquille
Et je me résigne à mon sort.

J'me dis : voilà mon heur' derniere
On m'étouffe, me voilà mort :
Et moi, je faisais ma prière,
Mais, crac, je respirais encor :
J'avais bien perdu connaissance,
Tout en disant mon chapelet
Quand, par un coup de providence,
On me lâche un peu le sifflet.

Tout fier de cette politesse,
Je file sans savoir où j'vas,
A coup de bâtons l'on me presse
J'en ai encor les marqu's au bras ;
Enfin j'arrive à une cave,
Où l'on m'enfonce tout gra'di :
Je suis d'ordinaire assez brave ;
Mais là, j'étais plus mort qu'en vie.

J'me dis : pleurer c'est inutile,
Cela ne m'réchauffera pas,
Autour de moi, je m'entortille
De mon mieux, sur un lit de bois ;
Mais voilà une autre misère
A la quell' je n' m'attendais pas :

Me v'là par devant et derrière
Entouré de dix mille rats.

Je crie au meurtre, à l'assistance :
Je suis pincé, je suis mordu !
Ces rats sont d'une impartinence
A manger mon individu,
Mais pas un seul mot de réponse
De ces gens sans compassion ;
Pourtant le matin on m'annonce
Que je vas changer de prison.

Comment bouger, ô peine extrême ;
Les rats on mangé mon chapeau,
Ce n'est pas tout, mon habit même
N'est plus qu'un trou et qu'un lambeau,
Et jusqu'à ma pauvre chemise,
Ma culotte et mon caleçon ;
Le devant de ma veste grise
Dont je dois encor la façon.

J'me dis : Nico, que vas-tu faire ?
J'me répond : j'n'en sais rien du tout.
C'est une frissonnante affaire,
Il fait un froid à brûler tout ;
Mais enfin je prends la doublure
De la poche de mon habit,
Puis je m'en forme une coiffure
En route ! me voilà parti.

En gambadant sur ma béquille,
Entre dix hommes à numéros,
Je traverse toute la ville,

Sautant de cahots en cahots ;
J'arrive à temps, je vous le jure ;
Car Nico était engourdi ;
Il fesait un froid assez dur,
Que j'en avais le corps rôti.

Me voilà dans un' grand' bâtisse,
Près d'un poêl' chaud comme un glaçon,
Arrive, Dame la justice,
Que je connus à sa façon.
J'me dis : faisons bonne contenance,
Nico, tu as du cuivre au front,
Puis, j'me mis a crier d'avance :
De quel crime m'accuse-t-on ?

Il n'est de plus grands misérables ;
Car votre crime, nous dit-on,
Est d'avoir mis nos rats malades,
Ils ont une indigestion.
Comme tous ceux de votre troupe,
Vous aurez pour punition ;
D'échiffer cent livres d'étoupe,
Et trois semaines de prison.

J'me dis : voilà une bell' affaire
J'vais en mourir encore une fois,
Moi qui me plains à ne rien faire,
Que je vous plains, mes pauvres doigts.
Vous qui riez de ma misère,
Vous promenant par-ci, par-là,
Je vous verrez bientôt, j'espère,
Pris par cette vermine-là.

GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri
Carabi ;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lai'ras-tu mouri' ?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi ;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',
Carabi ;
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi ;

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi',
Carabi ;
Les dam' de l'*Hopitale*
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Les dam' de l'*Hopitale*
Sont arrivé's au brui',
Carabi ;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi ;
On lui bande la jampe,
Et le bras lui remi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

LES QUAT' SOUS DU P'TIT NICOLLE.

Refrain.

Ma mèr' m'a donné quat'sous,
Pour m'amuser à la foire.
C'est pas pour manger, ni boire ;
C'est pou m'régaler d'joujous.
J'ai quat' sous ! j'ai quat' sous !

Hier, en r'venant de l'école,
Comme j'avais un bon billet,
Ma mèr' m'a dit : " Man Nicolle,
" Viens, j'te donn' ce p'tit paquet."
V'là que j'prends, et pis v'là qu' j'ouvre
Un p'tit paquet d'papier blanc ;
En l'ouvrant, qu'est'que j'découvre ?
C'te pauv' mèr' ! c'était d'l'argent !
Ma mèr' m'a donné, etc.

Presque en face d'not' barrière,
Juste quand j'sortais d'chez nous,
V'là qu' j'aperçois par derrière
La sous-préfète et s'népoux.
Tout en déf'sant ma casquette
De derrière, j'pass' devant ;
Pis, j'leur dis, d'un air content,
En tapant sur ma pouquette :
Ma mèr' m'a donné, etc.

J'vas pas prend' par le cim'tière ;
J'vas prend' par le p'tit ch'min creux.
J'veux pas rencontrer l'gros Pierre :
I m'mèn'rait jouer au bouleux.
Quand j'ai d'l'argent, i m'caresse ;
I m'dit, comm' cha : " Qu' t'es genti !
A c'theur' que j'sais sa finesse,
J'sis tout aussi malin qu'li.

Parlé. — Ya trois ans, l'année où qu' la moisson avait été si bonne, ma mère m'avait donné un décime pour sa fête ; si bien que...

v'là que je le rencontre, et pis, que j'ai la bêtise de li faire voir mon décime... " Veux-tu faire une partie de bouchonne, man p'tit Nicolle ? " qui m'dit comme cha, avec sa voix flutée.—" J'veux bien," que j'li dis... En deux coups m'n affaire a été faite... et pis, quand il a eu tout ramassé, i m'a pris la main, et pis, i m'a dit comm' cha : " Adieu, man bounhomme."... Je le connais, c'est un malin....

Ma mèr' m'a donné, etc.

J'ai man cousin qui s'boissonne ;
Comme on dit, c'est un vrai trou.
Il a l'nez qui li bourgeonne ;
Il est sec, comme un cent d'clou.
Mes quat' sous f'raient bien s'n affaire,
S'i pouvait m'les attraper :
S'i compt' là-d'ssus pour pomper,
Il a l'temps d'boir' de l'eau claire.

Parlé.—Yen a un que si je le rencontre à la foire, qui n'a qu'à bien se teni. C'est le petit d'Daind'ville, le fils du château, qui fait sés embarras avec son chapeau blanc et pis ses souliers qui reluisent. Si j'ai le bonheur de me trouver avec li devant une boutique, je m'en vas me mettre à marchander de tout, et pis, si i s'avise encore de ricaner d'coin comme i fait toujou, vlan !... j'li flanque un coup d'coude ; s'i n'est pas content, vlan !...

j'li flanque un coup d'poing ; s'i n'est pas encor content, je l'empogne par son collet, j'li donne un croc en jambe, et pis, une fois que je l'aurai mis d'ssous, je l'enfouche comme un bouriquet, et pis, j'li crie comme cha en plein, mais devant toute la foule....

Ma mèr' m'a donné, etc.

LE DOT DE L'AUVERGNE.

Pour dot ma femme a cinq sous ;
Moi quatre, pas davantage.
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous ?
—Cinq sous !
—Cinq sous,
Pour monter notre ménage.
—Cinq sous !
—Cinq sous,
Femme, comment ferons-nous ?

—Eh bien, nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillere
Tous les deux mangerons.
—Pour dot, etc.

—Eh bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonnière,

Nous traînerons le tonneau.
—Pour dot, etc.

—Puis le dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière :
A l'église sur la pierre,
Gratis on peut prier Dieu.
—Pour dot, etc.

LA PIQUE-ASSIETTE.

Franc luron,
Toujours rond,
Bon garçon,
Sans façon,
J'ai sans cesse
Égayé ma jeunesse.
Des débats,
D'ici-bas,
Du fracas
Des combats
Je me ris dans un bon repas.

Grâce à nombre d'amis
Chez qui je suis admis,
Par mon petit moyen
Je ne manque de rien.
Se faisant
Complaisant,
Amusant,

Caressant,
Et surtout moraliste,
Sans argent,
L'intrigant,
Tel que moi,
Peut ma foi,
Vivre bien en suivant ma loi.

Sur mes goûts, du bon ton,
Me questionne-t-on,
J'approuve toujours, mais
Je ne solde jamais.
Ce métal,
Sans égal,
Mais fatal,
Fait tant mal
A l'espèce
Qui toujours le caresse,
Qu'ayant fui
Son appui,
Aujourd'hui,
Chez autrui,
Je sais bien me passer de lui.

Tel qu'un petit savant
Qui se vante souvent,
Avec maint amateur
Je dîne comme auteur.
Grâce enfin
Au destin,
Quand j'ai faim,

J'ai soudain
Mon assiette
Ainsi que ma serviette.
A l'abri
Du souci,
Jusqu'ici,
Dieu merci,
J'ai passé tous mes jours ainsi.

CHANSON DE TABLE.

Je veux gaïment passer mon temps,
Comme a fait mon pere.
Je suis un de ses enfants, } *bis.*
Je suis de son caractère.

Mon papa il en buvait,
Du vin de la bière.
Mais je bois rouge et clair, } *bis.*
Je suis de son caractère.

Souvent maman nous contredit,
Et se met en colère.
Mon père n'a pas peur du bruit, } *bis.*
Je suis de son caractère.

Mon père a dépensé son bien,
Celui de ma mère.
Parcequ'en terre on n'emporte rien } *bis.*
Je suis de son caractère.

AUTRE.

Soldat ! le bal va s'ouvrir,
Si vous aimez la danse
L'Allemagne vient de finir
Et l'Anglais recommence.
De figurer tous nos Français
Serait parbleu, bien aise,
Car si on n'aime pas les Anglais,
On aime les Anglaises.

Les Français donneront le bal,
Il sera magnifique,
L'Anglais fournira le local
Et paiera la musique.
Comme l'Anglais ne sait danser
Que des danses anglaises
Bonaparte va leur montrer
Toutes les figures françaises.

Là-bas, par le pas de Calais
L'on doit entrer en danse,
Le son des instruments français
Marquera la cadence,
Et sur le refrain des couplets
De nos danses françaises
On fera danser les Anglais
Et chanter les Anglaises.

Allons, mes amis, le grand rond,
En avant, face à face,
Français, là-bas, restez à plomb,
Anglais, changez de place,

Et vous, monsieur Pitt avancez
Et finissez l'Anglaise,
Pas de côté, croisez, chassez,
C'est la danse française.

Les dames d'après la mode
Sont peu sûres en amour,
Elles trouvent très incommode
Qu'on dise : " c'est pour toujours."
Ah ! mais oui-da tra lera lerette,
On aimera tra leri lera.

Les dames dans leur caprice
Ne veulent rien pardonner,
Elles voudraient dans leur malice
Qu'on ne fit que les aimer.
Ah ! mais oui-da tra lera lerette,
Ca ne fait pas tra leri lera.

Les dames de notre siècle
N'aiment que les beaux habits,
Et de plus un double cercle
Pour gonfler leurs blancs remplis.
Ah ! mais oui-da tra lera lerette,
C'est trop gros ça tra leri lera.

Mes dames quant à nous plaire,
Vous n'avez qu'à moins tromper.
Vous n'avez, la chose est claire,
Comme nous, qu'à nous aimer.
Essayez-ça tra lera lerette,
Et l'on verra tra leri lera.

J'AI LE CŒUR GAI.

Mon père m'a mariée,
J'ai le cœur gai je veux voler.
Un bon vieillard il m'a donné,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai je vole, je vole,
J'ai le cœur gai je veux voler.

Un bon vieillard il m'a donné,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Il n'a qu'un bâton de vert pommier,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Il n'a qu'un bâton de vert pommier,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Avec quoi il m'frappe les côtés,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Avec quoi il m'frappe les côtés,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Si vous m'battez je partirai,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Si vous m'battez je m'en irai,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Je m'en irai au bois jouer,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Je m'en irai au bois jouer,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Avec ces gentils écoliers,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Avec ces gentils écoliers,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Ils m'apprendront je leur apprendrai,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

Ils m'apprendront je leur apprendrai,
J'ai le cœur gai je veux voler,
Le jeu de carte aussi de dé,
Je ne peux marcher il faut que j'trotte.
J'ai le cœur gai, etc.

QU'ON EST BÊTE QUAND ON EST SOUL

Le lundi j'allais à la barrière
Non pour y boire de la bière,
Mais sans penser au lendemain
A pleins verres je buvais le vin ;
J'avais l'argent de ma semaine,
J'ai tout bu, la chose est certaine,
Je suis revenu pas le sou.
Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (*bis.*)

M'appuyant contre la muraille
A chacun je cherchais bataille,

Mais je ne tenais pas un brin ;
Pourtant, je voulais faire le malin.
J'avais ma vieille redingotte
Pesant dix livres au moins de crottes,
Et déchirée par tous les bouts,
Ah ! Qu'on est bête quand on est soûl. (*bis.*)

Ma femme me donne des avis fort sages,
Elle veut m'empêcher de faire tapage,
Mais j'lui dis : pas d'observations,
Si j'prends un p'tit verre de boisson !
Tu connais ben mon caractère,
N'me fait pas mettre en colère,
Car, quand j'suis soûl j'frappe partout.
Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (*bis.*)

Aisément sur ma figure
L'on voyait des égratignures,
L'on pouvait bien s'apercevoir
Qu'j'avais un œil joliment noir.
Tout à coup mes jambes chancellent,
Me voilà couché sans chandelle,
Je manquai de m'casser l'cou.
Ah ! qu'on est bête quand on est soûl. (*bis.*)

Tout l'monde en passant me r'garde,
L'un d'eux s'en va chercher la garde ;
Ils s'disent qu'un p'tit air de violon
Me rendra bientôt la raison.
Le lendemain j'me réveille,
J'vis qu'on m'avait bloqué dans l'trou,
Que l'on m'avait bloqué dans l'trou.
On est mille fois bête quand on est soûl. (*bis.*)

CHANSONNETTE.

LA LISETTE DE BÉRANGER.

Refrain.

Si vous saviez enfant quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille.
A l'âge de quinze ans,
D'un frais regard qui brille,
Sourire aux blanches dents.
Alors mes enfants,
Grisette de quinze ans,
Oh! que j'étais gentille. } (*bis*)

Enfant c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier
Dont vous chantez plus d'une chansonnette
Matin et soir sous le vieux maronnier.
Ce chansonnier dont le pays s'honore,
Oui mes enfants m'aima d'un tendre amour ;
Son souvenir m'enorgueillis encore,
Et charmera jusqu'à mon dernier jour.

Si vous saviez enfant, etc.

Vous parlerais-je de sa gloire,
Son nom des rois cause l'effroi,
Dans ces chansons se trouve son histoire ;
Le monde enfin la connait mieux que moi.
Ce que je sais, c'est qu'il fut sincère,
Bon, généreux, ange consolateur ;

Ah ! c'est assez de bonheur sur la terre,
Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur.
Si vous saviez enfant, etc.

Lui qui d'un ciel pur, et d'ombrages,
Avait besoin pour ses chansons,
Mais pour mettre fin à ses outrages,
Il respira l'air impur des prisons.
Des insensés qu'aveuglait leur puissance,
Prièrent alors d'étouffer ses accents ;
Mais dans les fers son luth chantait la France,
La liberté, Lisette et le printemps.
Si vous saviez enfant, etc.

Un jour enfant dans mon village,
Un marchand d'images passant,
Me proposa, Dieu me l'envoya, je gage,
De Béranger le portrait ressemblant.
J'aurais donner jusqu'à ma tourterelle ;
Ces traits chéris, je les vois tous les jours.
Hier encore, des pervenches nouvelles,
De frais lilas, j'ai fleuris mes amours.
Si vous saviez enfant, etc.

LA RÉPUBLICAINE.

Pendant ces trois grands jours,
Leste comme la foudre
Je portais de la poudre
Aux enfants des faubourgs.

Aux nez des fantassins,
Mitraillant nos mansardes,
Je faisais des cocardes
Pour nos republicains.

Refrain.

Chacun me nomme avec orgueil
Charlotte la républicaine,
Je suis la rose plébéienne
Du quartier Mont-orgueil. } (*bis*)

De mon ciel toujours pur
Dieu protège l'étoile,
Mon vaisseau n'a pour voile
Que mes grands yeux d'azur,
Dans ces bosquets charmants
Où l'amour se recueille,
En folâtrant j'effeuille
Le jour de mon printemps.
Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Sur tous les droits du lien,
Un jour si je m'y range,
Je veux que mon bon ange
Ne soit plus mon gardien.
Riche du préjugé,
Quand mon ordre me juge
Sans le secours d'un juge
Je signe mon congé.
Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Riches, vos diamants
Ne me font point envie,
J'ai pour charmer ma vie
Une foule d'amants.
Dotez vos Marions
Rivales des duchesses
Qui vendent leurs caresses
A l'ombre d'un blazon.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

J'aime la liberté
Je donnerais pour elle
La dernière étincelle
De ma folle gaieté.
Fille d'un Montagnard,
Libre de toute chaîne,
Je porte dans ma gaîne
De terribles poignards.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

Défenseur courageux
De l'œuvre sociale
Immolé par la balle
Des bourgeois furieux.
Sur ces tombeaux sans croix,
Sans craindre pour mes charmes,
J'irai verser des larmes
Et prier quelque fois.

Chacun me nomme avec orgueil, etc.

TABLE.

	Page.
A la claire fontaine	3
La fille à Jérôme	6
Pierre Nicolas	7
Le gamin de Paris	8
Les tribulations d'un Anglais	13
La métempsycose	16
Ma tante opportune	20
La gamelle patriotique	23
La gingue me prend	25
La Narbonnaise	26
Chanson comique	28
Papa-Mignon	29
Petit-Jean tête dure	33
Derrièr' chez nous y'a-t-un étang	33
Le trépas du chat	40
Jean Nico le boiteux	42
Guilleri	46
Les quat' sous du p'tit Nicolle	47
Le dot de l'auvergne	50
La pique-assiette	51
Chanson de table	53
Autre	54
Les dames d'après la mode	55
J'ai le cœur gai	56
Qu'on est bête quand on est soûl	57
La Lisette de Béranger	59
La Républicaine	60